

En se le demandant, M. de la Ronchère regarda sa fille avec inquiétude et regu d'elle un beau sourire, bien doux, bien heureux, qui éloigna pour le moment de son esprit la pensée d'un gendre. Il serait si bon de jouir encore pendant quelques années de l'aimable présence de cette enfant !

De son côté, Antoinette faisait aussi des réflexions assez mélancoliques. La vie lui serait bien pénible, elle le sentait, si sa belle-mère lui était toujours aussi hostile qu'au moment où elle avait quitté la Ronchère. Cependant, elle espérait, à force d'affection et de soumission filiale, parvenir à reconquérir son cœur. A présent que sa raison s'était développée et qu'elle avait acquis un peu de science de la vie, peut-être saurait-elle mieux s'y prendre.

Le sommeil vint suspendre ses préoccupations ainsi que celles de son père. Quand ils s'éveillèrent tous deux, on approchait de la station où leur voiture, demandée par un télégramme, au moment du départ, devait venir les attendre ; ils n'avaient plus que le temps nécessaire pour remettre leur chapeaux et leurs gants et rassembler les menus objets qu'ils portaient à la main.

Quelques minutes après, ils descendaient de wagon et montaient en voiture.

M. de la Ronchère s'informa de la maison. Son cocher lui dit que tout allait bien, sauf la pauvre Manette, morte le lendemain même du départ de monsieur, et dont le corps, réclamé par son frère, venait de partir pour être enterré au pays.

Antoinette s'affligea de cette mort. Bien que son affection pour sa nourrice se fût beaucoup refroidie depuis qu'elle avait jugé le rôle odieux de cette femme vis-à-vis de sa belle-mère, elle ne pouvait oublier que c'était dans son sein qu'elle avait bu la vie. Et puis, ses caresses l'auraient accueillie ; ce cœur-là, au moins, eût battu de joie en la revoyant.

Le trajet en voiture ne fit qu'augmenter la tristesse de la jeune fille : tous les sites parcourus lui rappelaient des joies qui ne se renouvelleraient plus.

Adieu, les voix de notre enfance,
Adieux, l'ombre de nos beaux jours ;
La vie est un morne de silence,
Où le cœur appelle toujours.

Mais les roues de la voiture ont crié sur le sable : Antoinette ouvre ses yeux, à demi clos par la rêverie et jette un cri en apercevant une femme qui accourt devant les chevaux, au risque de se faire écraser. C'est Mme Thérèse qui lui tend les bras ! D'un bond, la pauvre enfant s'y jette ; elle se sent oppressée de bonheur en recevant les caresses les plus tendres.

— Antoinette ! mon enfant ! ma fille chérie ! Que tu es belle et que je suis heureuse de te revoir !

— Oh ! mère vous m'aimez donc ?

Mme Thérèse a rougi ; elle penche sa tête sur l'épaule de sa belle-fille et murmura à son oreille :

— Pardon !

— Pardon de quoi ? demanda la jeune fille, étonnée de l'accent doux et presque timide de sa belle-mère.